

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI 21 JUIN 1884.

No. 27.

Le Journal du Dimanche

Administration et Rédaction, 43 Rue St. Gabriel, Montreal.

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus et seront détruits. Nous rendrons compte de tout ouvrage dont on nous fera parvenir deux exemplaires.

SOMMAIRE

Poésie : La Croix, par ***—Chronique, par Fernand—Belle campagne, par Oxilon Diavolo—Causerie, par Touchatout—Comment on devient chef sauvage au XIX^{ème} siècle, par le Dr. Georges Lecterc.—Menu Canadien, par Victor—Hygiène de la famille, par un vieux médecin—Le tout Montréal—Le coin pour rire—Courrier des théâtres, par Le monsieur au monocle—Modes du jour, Pépia—Feuilleton : Le secret de Roch (suite).

LA CROIX

Soulevez un moment la poussière des âges,
De l'abîme des ans interrogez la nuit :
Tout s'ébranle, tout croule et tout tombe, détruit
Sous les coups meurtriers du temps et des orages.
Seule, sous le regard de la Divinité,
La Croix sur ces débris comme un phare domine ;
Chaque siècle, en passant devant elle, s'incline
Et contemple à genoux son immortalité.

Que sont-ils devenus, ces monuments antiques,
Ces temples, ces palais, orgueilleuses splendeurs
Où l'homme avait écrit le mot de ses grandeurs
En lettres de granit, sur d'immenses portiques ?
—Ils gisent maintenant, mutilés et perdus,
Comme les os épars d'inutiles squelettes :
La ronce s'épaissit sur leurs pierres muettes ;
L'homme y dort sous la dalle, et les dieux n'y sont
[plus.

Babylone, Memphis, Palmyre la superbe,
Cités où s'agita jadis le genre humain,
Vous n'êtes aujourd'hui, vieux colosses d'airain,
Qu'un nom sonore et vide, enseveli sous l'herbe.
Vos murs sont à jamais par la mousse couverts :
Autour de vous s'étend l'aride solitude ;
Partout c'est le néant et la morne attitude
Du Silence qui dort assis dans vos déserts.

Et toi qui commandais de l'un à l'autre pôle,
Rome qu'est devenu ton pouvoir fastueux ?
Où sont tes dictateurs, tes cirques somptueux,
Ton Forum, tes faisceaux et ton fier Capitole ?
Je n'entends plus gronder au sein de tes remparts
La grande populace à tes jeux accourue.
Comment cette splendeur est-elle disparue ?
En quels lieux dormez-vous, mânes des vieux Césars ?

Hélas ! la vieille Rome est morte, et son génie
Sur ses dieux renversés se promène en lambeaux,
Ainsi qu'une ombre errante au milieu des tombeaux.
La Croix a triomphé de l'aigle anéantie ;
Et le chrétien qui passe en ces lieux si vantés,
Sans songer que peut-être il foule aux pieds le buste
Du vainqueur de Pharsale ou de César Auguste,
Va saluer le bois qui nous a rachetés.

On a dit bien des fois : la Croix est chancelante !
Bien des fois des tyrans, espérant l'ébranler ;
L'inondèrent du sang qu'ils faisaient ruisseler :
L'arbre victorieux croissait dans la tourmente.
Plus tard l'impiété, succédant au bourreau,
Voulut recommencer cette œuvre forcenée ;
Mais sa main sacrilège, à frapper obstinée,
Sur ce tronc immortel a brisé son marteau.

O Croix ! arbre sacré, vivante et sainte tige !
Quelle sève infiltrée en tes puissants rameaux,
Chaque jour, sur le monde étend des jets nouveaux ?
Quel suprême pouvoir, quelle main, quel prodige,
Du gibet où jadis pendait le criminel
A formé le pilier d'un immense édifice ?
D'où vient que l'instrument d'un infâme supplice
De la grève sanglante a passé sur l'autel ?

C'est que celui qui vint, holocauste sublime,
Consacrer par sa mort cet emblème infamant,
C'était le Christ sauveur, le Fils du Dieu vivant,
L'Agneau, cloué pour nous au pilori du crime,
Celui de qui l'amour s'appela charité,
Qui vint pour apporter le baume à la souffrance,
Au pécheur le pardon, au pauvre l'espérance,
A l'esclave maudit la sainte liberté ;

Celui qui vint semer sa féconde parole,
Froment du ciel, parmi la ronce et le buisson,
Qui confia le soin de la grande moisson
A de simples pêcheurs instruits à son école ;
Celui qui s'immola pour le salut de tous,
Et dont la voix divine ouvrit la nouvelle ère
Par ces mots, jusqu'alors inconnus à la terre :
" Enfants du même Dieu, frères, embrassez-vous ! "

Pourtant, au Golgotha, des hommes en délire
Osèrent l'attacher à l'immonde poteau,
Lui, le juste, dont rien ne souilla le manteau !
Dieu nous avait promis ce sublime martyr :
Pour nous rendre la vie il nous fallait sa mort ;
Le sang qu'il répandit fut le divin baptême
Qui de nos fronts maudits effaça l'anathème,
Et par qui devant nous le ciel s'ouvrit encore.

Et depuis, ce grand jour, en tous lieux sur la terre
S'élève triomphant le bois libérateur :
Le monde est subjugué ; ce signe rédempteur,
C'est l'autel d'où vers Dieu monte toute prière ;
C'est l'arche qui rayonne au fond du saint parvis,
Le doux rameau de paix qui vers l'homme s'abaisse,
L'éternelle balance où Dieu pèse sans cesse
Les crimes de la terre et le sang de son fils.

CHRONIQUE

La politique chôme pour le quart d'heure ; ce n'est pas trop tôt. Tous nos députés, ces vaillants défenseurs de nos intérêts, ont reçu leur congé et ont été renvoyés dans leurs familles après un petit discours d'adieu remarquable par sa brièveté—ce qui est déjà quelque chose. Quand on a travaillé pendant plusieurs semaines pour sa province, quand on s'est tenu sur la brèche pendant de longues heures pour défendre les projets de loi sortis de sa cervelle, on ne demande plus qu'à rentrer au bercail pour jouir d'un repos justement mérité, recevoir les félicitations des gens bien posés et mettre à la caisse d'épargne le joli magot que le Gouvernement, dans sa bonté, octroie aux représentants du peuple.

Le public, lui, n'est pas fâché de cette clôture qui arrive fort à point, car vraiment, on a beau être amateur passionné des hauts faits des conservateurs et des prouesses des libéraux, on se lasse à la fin de toujours entendre les mêmes discussions. Et puis ces querelles, dont le pays ne retire aucun profit et dont nos mandataires abusent, finissent par énerver. Les dénonciations coulent à jet continu et inondent la Chambre : un tel est un tripoteur, un amateur de pots-de-vin, un acheteur de consciences ; tel autre, aux yeux de son adversaire, est le dernier des misérables, un vendu, que sais-je ! Ce spectacle, pour tout vrai patriote, est attristant et humiliant. A croire tout ce qu'on lit ou ce que l'on entend dire sur nos députés, la conscience de ces messieurs aurait besoin d'un gros lavage ; cependant, nous savons tous que les hommes que nous envoyons siéger au Parlement provincial sont des modèles d'intégrité et de dévouement. Si nous avons des illusions nous demandons à les conserver, et nous demandons surtout que les affaires du pays passent avant les querelles et le budget avant les injures !

Puisque je parle du budget, ce convalescent qui a de si terribles rechutes, j'ajouterai que je crois avoir trouvé le moyen de le faire tenir sur ses deux jambes et de bien l'équilibrer. Ce n'est pas que je sois un grand politique, ni un économiste de première force, mais j'ai des inspirations.

Voici mon projet. Le gouvernement a besoin d'argent, chacun sait ça, hélas ! Au lieu d'imposer nos pauvres banques qui suent sang et eau pour arriver à distribuer de maigres dividendes à leurs actionnaires affamés, au lieu de grever d'impôts nos compagnies incorporées qui ont tant de mal à joindre les deux bouts, on devrait faire payer tant par an à tout individu porteur d'un titre quelconque. Ce serait pour le Trésor de notre province une surcroît de recette d'au moins douze cent mille piastres par an. Quelle aubaine ! après l'anémie, la pléthore, mais pas dangereuse, car il y aurait moyen de pratiquer de fortes saignées.

Par exemple, pour se faire appeler écuyer, ce titre de noblesse bourgeoise qui signifie